

11. Ne vous surestimez pas plus qu'il ne faut

L'humilité-vérité

Le pêcheur de perles des mers du Sud qui plonge dans l'eau à la recherche de perles précieuses fait une expérience singulière, celle-là même que, dans une mesure plus réduite, quiconque a pu faire, si en nageant, il a essayé quelquefois de pénétrer vers le fond. L'eau tend alors, de toute sa masse, à le repousser en dehors. Nous connaissons le principe d'Archimède au sujet de la poussée du bas vers le haut que reçoit un corps plongé dans un liquide. Plus le corps est grand et volumineux, plus la masse d'eau qu'il déplace est grande, et plus forte, donc, est la poussée qu'il reçoit vers le haut. Tout, donc, tend à retenir ou à ramener le pêcheur à la surface. Mais lui, il est attiré vers le bas par l'espoir et souvent même par la nécessité, car il tire de ce travail sa subsistance. Aussi, par de vigoureuses brassées et un mouvement rapide des pieds il se dirige à pic vers le fond. C'est une fatigue énorme, mais qui fait place à une joie irrésistible au moment où son regard perçoit sur le fond de la mer, une coquille entrouverte qui laisse entrevoir la perle luisante.

La recherche de l'humilité est une aventure qui ressemble à celle du pêcheur de perles. Il faut en effet, là aussi, aller vers le bas, se plonger au-dessous du lac tranquille de ses propres auto-illusions, descendre, descendre, jusqu'à atteindre ce terrain solide où réside la vérité sur nous-mêmes. Et tout ceci alors qu'une force bien plus terrible que celle de la mer - la force de notre orgueil inné - tend à nous faire aller « en haut », à nous faire « émerger », à nous hausser au-dessus de nous-mêmes et des autres. Mais la perle qui nous attend au terme de ce cheminement, enfermée dans la coquille de notre cœur, est trop précieuse pour que nous nous désistions de l'entreprise et nous tenions pour vaincus. Il s'agit, en effet, de dépasser la zone illusoire du « paraître », ou du « se croire », pour accéder à notre « être » véritable, puisque - comme le disait saint François d'Assise - « TANT VAUT L'HOMME DEVANT DIEU, TANT VAUT-IL

EN RÉALITÉ, SANS PLUS » (*Admonitions*, 20).

L'homme - a-t-on remarqué - a deux vies : l'une, c'est la vraie vie, l'autre est la vie imaginaire qui vit de l'opinion, la sienne ou celle des autres. Nous travaillons sans arrêt à embellir et à conserver notre être imaginaire et nous négligeons le vrai. Si nous possédons quelque vertu ou mérite, nous nous empressons de le faire savoir, d'une façon ou de l'autre, pour enrichir de cette vertu ou de ce mérite notre être imaginaire, disposés même à y renoncer nous-mêmes, pour lui ajouter quelque chose, jusqu'à consentir parfois à être lâches pourvu que l'on paraisse valeureux et jusqu'à perdre même la vie pourvu que les gens en parlent (cf. B. Pascal, *Pensées*, 147 BL). La recherche de l'humilité est donc une recherche en faveur de l'« être » et pour l'authenticité, et, comme telle, elle nous intéresse en tant qu'hommes, avant même qu'en tant que croyants. Il est humain d'être humble ! Homme (*homo*) et humilité (*humilitas*) ont pour racine la même parole (*humus*) qui veut dire terre, sol. Celui qui a combattu avec âpreté la morale chrétienne parce qu'elle prêche l'humilité (Nietzsche), l'a combattue à cause d'un des dons les plus beaux qu'elle ait apporté au monde. Faisons donc confiance à notre guide sûr qui est l'apôtre Paul, ou, mieux encore, à la Parole de Dieu ; elle fera de nous, par la puissance de l'Esprit, des pêcheurs qui ne pourront ni ne voudront faire autre chose désormais dans leur vie, que de chercher cette perle précieuse.

1. L'humilité comme sobriété

L'exhortation à la charité que nous avons recueillie de la bouche de l'Apôtre, dans l'enseignement précédent (« *que votre charité soit sans feinte ...* ») est incluse entre deux brèves exhortations à l'humilité qui à l'évidence se renvoient l'une à l'autre, de manière à former une sorte de cadre autour de la réflexion sur la charité.

Lues à la suite, en omettant ce qui se trouve au milieu, ces deux exhortations résonnent ainsi : « *Ne vous surestimez pas plus qu'il ne faut vous estimer, mais gardez de vous une sage estime, chacun selon le degré de foi que Dieu lui a départi... Pleins d'une égale complaisance pour tous, sans vous complaire dans l'orgueil, attirés plutôt par ce qui est humble, ne vous complaisez pas dans votre propre sagesse* » (Rm 12, 3.16).

Il ne s'agit pas de recommandations de détail à la modération et à la modestie ; à travers ces quelques paroles la parénèse apostolique ouvre devant nous tout le vaste horizon de l'humilité. À côté de la charité, saint Paul reconnaît dans l'humilité la seconde valeur fondamentale, la seconde direction dans laquelle nous devons œuvrer pour renouveler, dans l'Esprit, notre vie.

Le secret de tout cela réside, là encore, dans la lecture spirituelle de la Parole de Dieu. La lecture spirituelle ne consiste pas seulement dans le fait de lire ce qui vient **d'abord** à la lumière de ce qui vient **après**, la figure à la lumière de la réalité, c'est-à-dire l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau et vice versa, elle consiste aussi dans le fait de lire chaque **partie** à la lumière du **tout**, dans le fait de lire chacune des paroles ou chaque péricope, en tenant compte des autres paroles contenues dans l'Écriture sur le même sujet, en sachant que le même Esprit qui a inspiré cette parole a inspiré également tout le reste. La première dimension de la lecture spirituelle (que nous pouvons appeler diachronique) se base sur la **continuité** de l'Écriture ; la seconde (que nous pouvons appeler synchronique) se base sur sa globalité ou son **unité**. Comme celui qui a l'oreille musicale et qui étudie l'harmonie, perçoit immédiatement au-dedans de lui, les « harmoniques », c'est-à-dire les notes qui forment l'« accord » de telle note qu'il entend, ainsi, pour celui qui s'est familiarisé avec la Bible, chaque parole rappelle à sa mémoire d'autres paroles avec lesquelles elle se complète et forme une unité. C'est ainsi que la Parole de Dieu prend corps ; elle dit beaucoup plus que ce qu'elle dit. C'est comme si, à chaque fois, elle entonnait un air bien

connu de celui qui écoute, lequel peut donc poursuivre tout seul. La parole s'« abrège », elle se condense. C'est le miracle, à chaque fois nouveau, de la Parole de Dieu. On découvre, de cette manière, qu'il n'y a pas de méthode plus sûre et plus efficace que de lire la Bible avec la Bible.

Les renvois - les harmoniques ! - du passage qu'on vient d'écouter font partie, certains, de l'Ancien Testament, d'autres du Nouveau. Parmi ceux de l'Ancien Testament le plus évocateur est celui contenu dans Siracide :

Mon fils, conduis tes affaires avec douceur ...

*Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser
pour trouver grâce devant le Seigneur ...*

*Ne cherche pas ce qui est trop difficile pour toi,
ne scrute pas ce qui est au-dessus de tes forces.*

(Si 3, 17-21)

Dans le Nouveau Testament, notre passage évoque sûrement cette parabole évangélique où Jésus exhortait ses disciples à ne pas choisir pour eux les premières places mais les dernières et qui s'achève par la parole connue : « *Qui-conque s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé* » (Lc 14, 11). La vie de la communauté chrétienne - dont l'Apôtre nous trace ici le profil - c'est elle précisément désormais ce « banquet » dont parlait la parabole. C'est là que les croyants sont invités à mettre en pratique la parole de Jésus : à ne pas aspirer aux premières places, aux positions les plus éminentes, mais à choisir pour soi, si possible, les plus humbles.

Saint Paul applique donc, à la vie de la communauté chrétienne l'enseignement biblique traditionnel sur l'humilité qui s'exprime constamment à travers la métaphore spatiale du « s'élever » et du « s'abaisser », du « tendre vers le haut » et du « tendu vers le bas ». On peut « aspirer à des choses trop élevées » soit avec sa propre intelligence, par des investigations exagérées qui ne tiennent pas compte des limites de celle-ci et qui ne s'en tiennent pas au kérygme apostolique ; soit par la volonté, en ambitionnant des positions et des offices de prestige. L'Apôtre a en vue ces deux choses pos-

sibles, et en tout cas, ses paroles concernent ensemble l'une et l'autre : et la **présomption** de l'intelligence et l'**ambition** de la volonté. Ce faisant - c'est-à-dire en transmettant l'enseignement biblique traditionnel sur l'humilité -, saint Paul apporte une motivation en partie nouvelle et originale de cette vertu, qui fait faire un pas en avant à la doctrine biblique sur l'humilité. Dans l'Ancien Testament, la motivation ou la raison qui justifie l'humilité est une raison qui se situe du côté de Dieu et c'est que Dieu « *repousse les superbes et donne sa grâce aux humbles* » (cf. Pr 3, 34 LXX; Jb 22, 29). On ne disait pas cependant - du moins explicitement - pourquoi Dieu fait cela, c'est-à-dire pourquoi « *il élève les humbles et rabaisse les superbes* ». On peut donner à ce fait - remarqué également chez d'autres peuples, en d'autres religions et cultures - des explications diverses : par exemple la jalousie ou l'« envie de Dieu », ainsi que le pensaient certains auteurs grecs, ou bien, simplement la volonté divine de punir l'arrogance humaine (la *hybris*). Le concept décisif que saint Paul introduit dans le débat autour de l'humilité est le concept de **vérité**. À la motivation qui se situe du côté de Dieu et que nous pouvons appeler théologique, il en ajoute une autre qui se situe du côté de l'homme et que nous pouvons appeler anthropologique. Dieu aime l'humble parce que l'humble est dans la vérité ; c'est un homme vrai. Il punit la superbe parce que la superbe, avant même d'être arrogance, est mensonge. Tout ce qui dans l'homme n'est pas humilité, en effet, est mensonge. N'ayant pas cette certitude, les philosophes grecs, qui pourtant connurent et exaltèrent presque toutes les autres vertus, ne connurent pas l'humilité. Le mot humilité (*tapeinosis*) garda toujours, chez eux, un sens surtout négatif de bassesse, de mesquinerie et de pusillanimité. Deux « piliers » lui faisaient défaut, qui permettent d'associer entre elles, dans l'homme, humilité et vérité : l'idée de création et le concept biblique de péché. Le concept de création, en effet, fonde la certitude que tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'homme vient de Dieu, sans exception (« *Il nous a faits, nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes* », disait le psaume 100, comme l'ont

prié les apôtres et les Pères avec la Septante et la Vulgate); le concept biblique de péché fonde la certitude que tout ce qu'il y a dans l'homme de vraiment erroné et de mauvais, au sens moral du terme, vient de sa liberté, vient de lui-même. L'homme biblique est poussé à l'humilité soit par le bien, soit par le mal qu'il découvre en lui-même.

Je parlais d'un élément nouveau introduit par saint Paul dans le débat autour de l'humilité. Pourtant, si dans l'Ancien Testament le lien qui existe entre l'humilité et la vérité ne se trouve pas encore formulé, nous l'y trouvons cependant vécu. C'est bien un sentiment typique d'humilité-vérité que celui qui pousse les justes de la Bible à répéter à peu près à chaque page : « *Tu es juste, Seigneur, en tout ce que tu fais, car nous avons péché* » (cf. Dn 3, 28 s.; Ba 1, 15 s.). C'est ce même sentiment qui inspire, d'un bout à l'autre, le psaume 51, le Miserere : « *Ma faute est devant moi sans relâche... Contre toi, toi seul, j'ai péché... Mais tu aimes la vérité au fond de l'être, dans le secret tu m'enseignes la sagesse...* »

Mais venons-en à la pensée de l'Apôtre. Le mot employé par lui dans notre texte pour indiquer l'humilité-vérité est le mot sobriété ou sagesse (*sophrosunè*). Il exhorte les chrétiens à ne pas se faire d'eux-mêmes une idée erronée et exagérée (*hyperphronein*), mais à avoir plutôt d'eux-mêmes une évaluation juste, sobre (*sophronein*), nous pourrions presque dire objective. Dans l'exhortation, reprise au verset 16, l'expression « *se faire une idée sobre de soi-même* », trouve son équivalent dans l'expression « *se laisser attirer par ce qui est humble* » (*tapeinosis*). Par là l'Apôtre en vient à dire que l'homme est sage lorsqu'il est humble et qu'il est humble quand il est sage. En s'abaissant, l'homme s'approche de la vérité. La raison de l'humilité que j'ai appelée anthropologique, est cependant elle aussi une raison théologique, car elle ne concerne pas seulement l'homme, mais aussi Dieu lui-même. « *Dieu est lumière* », dit saint Jean (1 Jn 1, 5), il est vérité, et ne peut rencontrer l'homme que dans la vérité. Il donne sa grâce à l'humble parce que seul l'humble est capable de reconnaître la grâce car

il ne dit pas : « *Mon bras, ou mon intelligence, ont fait cela !* » (cf. Dt 8, 17 ; Is 10, 13.) Sainte Thérèse d'Avila a écrit : « JE ME DEMANDAIS UN JOUR POUR QUELLE RAISON LE SEIGNEUR AIME TANT L'HUMILITÉ ET SUBITEMENT, SANS AUCUNE RÉFLEXION DE MA PART, IL ME VINT À L'ESPRIT QUE CE DOIT ÊTRE PARCE QU'IL EST LA SUPRÊME VÉRITÉ ET QUE L'HUMILITÉ EST VÉRITÉ » (*Chât. int.* VI dem., chap. X). La sainte arrive donc, de son côté, à la même conclusion que saint Paul ; Dieu lui avait communiqué, non par voie d'exégèse, mais d'illumination intérieure, la vérité de sa Parole.

2. Dans la prison de notre néant

Nous avons ainsi commencé cette descente vers le fond, vers la « perle », dont nous parlions au début. L'Apôtre ne nous laisse pas maintenant, dans le vague ou en surface, au sujet de cette vérité sur nous-mêmes. Certaines de ses phrases, lapidaires, contenues dans d'autres lettres, mais faisant partie de ce même ordre d'idées, ont le pouvoir de nous soustraire tout « point d'appui » et de nous faire aller vraiment au fond dans la découverte de la vérité. Une de ces phrases dit ceci : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ?* » (1 Co 4, 7). Il n'y a qu'une seule chose que je n'ai pas reçue, qui est toute et uniquement mienne, c'est le péché. Celui-ci, je sais et je sens qu'il vient de moi, qu'il trouve en moi sa source, ou, du moins, dans l'homme et dans le monde, non en Dieu, tandis que tout le reste - y compris le fait de reconnaître que le péché vient de moi - vient de Dieu. Une autre phrase dit : « *Si quelqu'un estime être quelque chose, alors qu'il n'est rien, il se fait illusion* » (Ga 6, 3). La « juste évaluation » de soi-même est donc celle-ci : reconnaître notre néant ! C'est là le terrain solide auquel tend l'humilité ! La perle précieuse est précisément la sincère et paisible conviction que, de nous-mêmes, nous ne **sommes** rien, nous ne pouvons rien **penser**, nous ne pouvons rien **faire**. « *Hors de moi, vous ne pouvez rien faire* », dit Jésus et l'Apôtre ajoute : « *Ce n'est pas que de nous-mêmes nous soyons capables de revendiquer quoi que ce soit...* » (2 Co 3,

5). Nous pouvons, à l'occasion, nous servir de l'une ou l'autre de ces paroles, comme d'un véritable « *glaive de l'Esprit* » pour couper court à une tentation, à une pensée, à une vaine complaisance : « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?* » L'efficacité de la Parole de Dieu s'expérimente surtout dans ce cas : lorsqu'on s'en sert pour soi, plutôt que lorsqu'on s'en sert pour les autres.

Il y eut une époque, dans l'histoire de la spiritualité (le XVII^e siècle), où l'on parlait beaucoup, dans certains milieux, de ce sentiment de son propre néant, au point de faire soupçonner qu'il ne contînt une bonne dose d'autosatisfaction ; ce qui a fait désirer, à ce sujet, une plus grande sobriété. Mais cette déviation a lieu lorsque la descente vers son propre néant est conçue comme un processus ascétique ou psychologique d'introspection et d'autopersuasion, et non pas lorsqu'il s'agit de la pure force de la Parole de Dieu qui nous guide vers la prise de conscience de la réalité. En d'autres termes, cela n'arrive pas lorsqu'il s'agit d'un processus objectif de docilité et d'« *obéissance à la vérité* », lorsqu'on se laisse « *instruire par Dieu* », car dans ce dernier cas c'est l'Esprit Saint qui nous conduit à la découverte de la « *vérité tout entière* » sur nous-mêmes et qui nous « *convainc* » de notre néant.

Mais comment l'Apôtre peut-il dire qu'en réalité nous sommes un « rien » si, dans l'ordre de la création, la Bible exalte l'homme en disant que Dieu l'a fait « *à peine moindre qu'un dieu* », qu'il l'a « *couronné de gloire et d'honneur* » et a tout mis « *sous ses pieds* » (cf. Ps 8), et si, dans l'ordre de la rédemption, l'Apôtre lui-même affirme que nous avons été « *enrichis de tous les dons* », qu'« *aucun don de la grâce ne nous manque* », que nous sommes même fils de Dieu et héritiers du Christ (cf. 1 Co 1, 5.7 ; Rm 8, 17) ? Mais précisément, ce sont ces choses mêmes qui exigent l'humilité. L'homme n'a rien à **lui**, rien dont il puisse se vanter. C'est la vaine gloire de l'homme qui est exclue par l'humilité, non la conscience de ce qu'il a reçu, ni la reconnaissance.

De cette manière nous sommes acheminés vers la découverte de la vraie nature de notre néant, qui n'est pas un néant pur et simple, un « innocent petit rien »... Nous entrevoyons le but ultime auquel la Parole de Dieu veut nous amener et qui est de reconnaître ce que nous sommes en vérité: un **rien orgueilleux**! Je suis ce quelqu'un qui « croit être quelque chose » tandis qu'il n'est rien; je suis celui qui n'a rien qu'il n'ait reçu, mais qui toujours se vante - ou est tenté de se vanter - de quelque chose, comme s'il ne l'avait pas reçu! Ce n'est pas là la situation de quelques-uns, mais une misère commune à tous. C'est la définition même de l'homme ancien: un rien qui se croit quelque chose, un rien orgueilleux. L'Apôtre lui-même avoue ce qu'il découvrirait quand il descendait au plus profond de son cœur: « *J'aperçois en moi - disait-il - une autre loi... Je découvre que le péché habite en moi... Malheureux homme que je suis! Qui me délivrera?* » (cf. Rm 7, 14-25). Cette « autre loi », ce péché « qui l'habite » c'est, pour saint Paul, comme on le sait, avant tout l'autoglorification, l'orgueil, le fait de se vanter soi-même.

Au fond de notre descente, nous découvrons donc, en nous, non pas l'humilité, mais la superbe. Mais précisément, c'est la découverte de ce que nous sommes radicalement remplis de superbe, et que nous le sommes par notre faute - non par la faute de Dieu - car nous le sommes devenus par le mauvais usage de notre liberté, c'est donc cette découverte qui est l'humilité, car cela, c'est la vérité. Avoir atteint ce but, ou même seulement l'avoir entrevu comme de loin, à travers la Parole de Dieu, est une grande grâce. Cela donne une paix nouvelle. Comme celui qui, en temps de guerre, découvre qu'il possède sous sa propre maison, sans même devoir en sortir, un abri sûr contre les bombardements, absolument inattaquable. Une grande maîtresse de spiritualité - la bienheureuse Angèle de Foligno - étant près de la mort s'écria: « Ô RIEN INCONNU, Ô RIEN INCONNU! L'ÂME NE PEUT AVOIR EN CE MONDE UNE VISION PLUS HAUTE QUE DE VOIR SON RIEN ET DE S'Y TENIR COMME DANS LA CELLULE D'UNE PRISON » (*Le livre de la bien-*

heureuse Angèle de Foligno, Quaracchi, 1985, p. 737). La même sainte exhortait ses fils spirituels à faire tout leur possible pour rentrer aussitôt dans cette cellule dès que, pour un quelconque motif, ils en seraient sortis. Il faut faire comme certaines bestioles très craintives qui ne s'éloignent jamais du trou de leur tanière, de manière à pouvoir y rentrer aussitôt, aux premiers signes de danger.

Il y a un grand secret caché dans ce conseil, une vérité mystérieuse que l'on expérimente en essayant de la mettre en pratique. On découvre alors que cette cellule existe vraiment et que nous pouvons vraiment y entrer chaque fois que nous le voulons. Elle consiste dans le paisible et tranquille sentiment d'être un rien et un rien orgueilleux. Lorsqu'on se trouve à l'intérieur de cette cellule de la prison, on ne voit plus les défauts du prochain, ou bien on les voit sous un autre jour. L'on comprend qu'il est possible de réaliser, avec la grâce et l'exercice, ce que dit l'Apôtre et qui, à première vue, semble excessif, à savoir: « *estimer les autres supérieurs à soi* » (Ph 2,3), ou du moins on comprend comment cela a pu être possible aux saints. S'enfermer dans ce cachot est donc tout autre chose que de s'enfermer en soi-même; c'est au contraire, s'ouvrir aux autres, à l'être, à l'objectivité des choses. L'inverse de ce que les ennemis de l'humilité chrétienne ont toujours pensé. C'est se fermer, non pas dans l'égoïsme mais à l'égoïsme. C'est la victoire sur l'un des maux que même la psychologie moderne juge pernicieux pour la personne humaine: le narcissisme.

Dans cette cellule, en outre, l'ennemi ne pénètre pas... Antoine le Grand eut un jour une vision; il vit, en un instant, les innombrables mets de l'ennemi étalés devant lui et il dit en gémissant: « QUI POURRA DONC ÉVITER TOUS CES METS », et il entendit une voix lui répondre: « L'HUMBLE! » (*Apoph. Ant. 7; PG 65,77*).

Mais le secret le plus grand de cette cellule c'est qu'en elle on reçoit la visite de Dieu. Il n'y a pas de lieu au monde où Dieu aime davantage ren-

contrer sa créature. Cette sombre cellule qu'est le cœur contrit et humilié est, en réalité, pour lui, toute lumineuse, car la vérité y resplendit. Elle est la demeure préférée de Dieu, le lieu où il aime « descendre et se promener », comme il le faisait, avant le péché, dans le paradis terrestre. Dans le prophète Isaïe nous entendons ce sublime monologue de Dieu. Il regarde le ciel et dit : « *C'est mon trône !* » ; il regarde la terre et il dit : « *C'est l'escabeau de mes pieds !* » « *Quelle maison pourriez-vous me bâtir, et quel pourrait être le lieu de mon repos - poursuit-il quand tout cela, c'est ma main qui l'a fait ?* » Et la réponse de Dieu est : « *Celui sur qui je porte les yeux, c'est le pauvre et l'humilié, celui qui tremble à ma parole !* » (Is 66, 1 s. ; cf. aussi Is 57, 15). Tout, dans l'univers, appartient à Dieu ; pas de nouveauté pour lui en aucun lieu, pas de surprise ; tout a été fait par sa toute-puissance, et tout peut être fait par elle. Mais il y a une chose que, mystérieusement, sa toute-puissance ne peut ou ne veut pas faire, et c'est un cœur d'homme qui s'humilie et qui reconnaît son péché. Pour obtenir cela il lui faut le concours de la liberté de l'homme. Un cœur humilié est, chaque fois, pour Dieu, une nouveauté, une surprise qui le fait tressaillir de joie. Vraiment, « *un cœur contrit et humilié, Dieu ne le méprise pas !* » (cf. Ps 51, 17). Dans la cellule de son propre néant, Dieu « *révèle à l'humble ses secrets* » (cf. Si 3, 18 app.). La cellule de la connaissance de soi-même devient aussi la cellule de la connaissance de Dieu, celle que le Cantique appelle « *le cellier* » (Ct 2,4). « *Je te bénis, Père - dit Jésus -... d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout petits* » (Mt 11, 25). Aux humbles - aux petits - Dieu a révélé le secret des secrets : Jésus.

3. L'humilité de Marie

L'Évangile nous présente un modèle insurpassable de cette humilité que nous sommes en train de considérer et qui est l'humilité-vérité : c'est Marie. « *Dieu - chante Marie dans le Magnificat - a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante* » (Lc 1, 48). Mais qu'est-ce que la Vierge entend ici par « *humilité* » ? Non pas la vertu

d'humilité, mais son humble **condition** ou, tout au plus, son appartenance à la **catégorie** des humbles et des pauvres dont il est question dans la suite du Cantique. Le renvoi explicite au cantique d'Anne, la mère de Samuel, le confirme, où le même terme employé par Marie (*tapeinosis*) veut dire ici clairement, misère, stérilité, humble condition, et non pas sentiment d'humilité. Mais c'est là une évidence. Comment imaginer que Marie exalte sa propre humilité sans détruire, par le fait même, l'humilité de Marie ? Comment penser que Marie attribue à son humilité le choix de Dieu, sans détruire par là même, la gratuité de ce choix et rendre incompréhensible toute la vie de Marie à partir de son Immaculée Conception elle-même ? Et pourtant on continue de parler imprudemment de Marie qui ne se vanterait d'aucune autre vertu hormis son humilité, comme si, de cette manière, on faisait un grand honneur, et non au contraire, un grand tort, à cette vertu. La vertu d'humilité a un statut tout particulier : on la possède si l'on ne croit pas la posséder, on ne la possède pas si on croit la posséder. Seul Jésus peut se déclarer « *humble de cœur* » et l'être vraiment ; c'est là, nous le verrons, le caractère unique et sans égal de l'humilité de l'homme-Dieu.

Marie n'avait-elle donc pas la **vertu** d'humilité ? Bien sûr qu'elle l'avait, et à un degré suprême, mais cela, Dieu seul le savait. C'est cela, précisément, la qualité inégalable de la véritable humilité : son parfum n'est saisi que par Dieu ; non par celui dont il émane. Dans toutes les langues à travers lesquelles la Bible a passé pour arriver jusqu'à nous, c'est-à-dire l'hébreu, le grec, le latin et maintenant le français, le terme « *humilité* » possède deux sens fondamentaux : l'un, objectif, qui indique **bassesse**, petitesse ou misère de fait ; l'autre subjectif qui indique le **sentiment** de sa propre petitesse. Marie a prononcé la parole humilité au sens objectif et Dieu l'écoute au sens subjectif ! C'est là que réside le mystère ineffable de l'humilité ! C'est évident qu'en cela il y a aussi le « *mérite* » de Marie, mais celui-ci consiste, précisément à reconnaître de n'avoir aucun mérite.

Nous le voyons aussi dans la vie des saints. Un jour frère Massée, l'un des compagnons de saint François d'Assise, demanda au saint, à brûle-pourpoint, comment il se faisait que tout le monde courât après lui et désirât le voir. Mais quelle fut alors la réponse de saint François ? Consista-t-elle à dire que cela se produisait parce que Dieu n'avait trouvé personne qui fût plus « humble » que lui ? Non, il répondit en disant que cela se produisait parce que Dieu n'avait trouvé personne de plus « vil » que lui. « TU VEUX SAVOIR POURQUOI À MOI ? - dit-il dans une grande ferveur d'esprit. TU VEUX SAVOIR POURQUOI À MOI, TOUT LE MONDE COURT APRÈS ? CELA JE LE TIENS DE CES YEUX DE DIEU TRÈS HAUT QUI N'ONT VU PARMI LES PÉCHEURS PERSONNE QUI FÛT PLUS VIL, PLUS INSUFFISANT, PLUS GRAND PÉCHEUR QUE MOI » (*Fioretti*, chap. X). Et saint Bernard a dit tout cela en peu de mots : « CELUI QUI EST VÉRITABLEMENT HUMBLE VEUT TOUJOURS ÊTRE TENU POUR VIL, ET NON PAS ÊTRE PROCLAMÉ HUMBLE » (*Ser. XVI in Cant.* 10 ; PL 183 p. 853).

L'âme de Marie, libre de toute vraie concupisance par rapport au péché, devant la situation nouvelle créée par sa divine maternité, s'est placée, aussitôt et spontanément, à son centre de vérité à son néant - et rien ni personne n'a pu la faire sortir de là. En cela, l'humilité de la Mère de Dieu apparaît comme un prodige unique de la grâce. Elle a arraché à Luther cet éloge : « BIEN QUE MARIE AIT ACCUEILLI EN ELLE CETTE GRANDE ŒUVRE DE DIEU, ELLE EUT ET DEMEURA DANS UN TEL SENTIMENT DE SOI QU'ELLE NE S'ÉLEVA POINT AU-DESSUS DU MOINDRE DES HOMMES DE LA TERRE... C'EST ICI QU'IL FAUT CÉLÉBRER L'ESPRIT DE MARIE, MERVEILLEUSEMENT PUR, QUI, TANDIS QU'ON LUI FAIT UN SI GRAND HONNEUR NE SE LAISSE PAS SOUMETTRE À LA TENTATION, MAIS COMME NE VOYANT RIEN, DEMEURE DANS LE DROIT CHEMIN » (*Comm. sur le Magnificat*). La sobriété de Marie est au-dessus de toute comparaison, même parmi les saints. Elle a soutenu la redoutable tension de cette pensée : « TU ES LA MÈRE DU MESSIE, LA MÈRE DE DIEU ! TU ES CELLE QUE TOUTE FEMME DE TON PEUPLE AURAIT VOULU ÊTRE ! » « *Et comment m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Sei-*

gneur ? », s'était écriée Élisabeth, et elle de répondre : « *Il a jeté les yeux sur l'abaissement de sa servante !* » Elle s'abîma dans son néant et c'est Dieu seul qu'elle « éleva » en disant : « *Mon âme exalte le Seigneur.* » Le Seigneur, pas la servante. Marie est véritablement le chef-d'œuvre de la grâce divine.

Marie - disais-je - s'abîma dans son néant devant Dieu et là elle demeura tout au long de sa vie, malgré les tempêtes qui s'abattirent sur elle. On peut le constater en voyant sa manière de se tenir à côté de son Fils, à l'écart, en silence, sans prétentions. Sans même la prétention de se placer au premier rang pour l'écouter quand il parlait aux foules, mais demeurant, même « au-dehors » au point d'être obligée de se faire recommander par les autres pour pouvoir lui parler (cf. Mt 12, 46 s.). Marie, bien qu'étant la mère de Dieu, ne retint pas jalousement comme un trésor, tel un droit à faire valoir, le fait d'être si proche de Dieu, mais elle se dépouilla elle-même, assumant le titre et l'attitude de la servante et devenant semblable à toute femme... Marie est la parfaite incarnation de la parénèse paulinienne sur l'humilité ; elle n'a pas aspiré aux choses élevées, mais au contraire s'est pliée à celles qui sont humbles.

4. Humilité et humiliations

Marie était humble, et pourtant les humiliations ne lui furent point épargnées. Que dire alors de nous qui sommes un rien orgueilleux, un rien qui tend toujours à sortir de soi et de la vérité ? Nous ne devons pas avoir l'illusion d'être arrivés à l'humilité, du seul fait que la Parole de Dieu nous a amenés à découvrir notre néant. Ce que nous possédons, là, c'est tout au plus une certaine doctrine sur l'humilité, non l'humilité. À quel niveau sommes-nous arrivés en fait d'humilité, nous le voyons lorsque l'initiative passe de nous aux autres, c'est-à-dire lorsque ce n'est plus nous qui reconnaissons nos défauts et nos torts, mais les autres ; lorsque nous sommes capables non seulement de nous dire notre propre vérité, mais aussi, de laisser de bon

gré les autres nous la dire. On le voit, autrement dit, dans les remarques, les corrections, les critiques et les humiliations. Prétendre faire mourir notre orgueil par nos propres armes sans que personne n'intervienne de l'extérieur, c'est se servir de notre bras pour nous punir nous-mêmes : nous ne nous ferons jamais bien mal. C'est vouloir pratiquer sur nous-mêmes l'ablation d'une tumeur. Il y a des personnes (et j'en suis sûrement) qui sont capables de dire d'eux-mêmes - et en toute sincérité - tout le mal possible et imaginable ; des personnes qui, en confession ou dans la prière, s'accusent eux-mêmes avec une franchise et un courage admirables, mais dès que quelqu'un autour d'eux semble tant soit peu prendre au sérieux leurs aveux, ou se hasarde à dire lui-même une petite partie de ce qu'ils ont dit spontanément, cela provoque des étincelles. Évidemment, il y a encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'arriver à la vraie humilité et à l'humble vérité.

Parfois, la désagréable vérité sur nous vient d'elle-même à la surface sans que notre volonté, ou celle des autres, ait à intervenir, et il est important de savoir comment se comporter dans ces cas pour que cela puisse aussi être changé en humilité. Il est arrivé, par exemple, que dans une conversation ou une discussion, nous nous soyons « défoulés » ; nous avons manifesté au-dehors nos sentiments secrets, dévoilé certains jugements et certaines animosités, et maintenant nous nous apercevons que ce n'étaient pas là des paroles et des jugements qui nous faisaient honneur, mais qui manifestaient, au contraire, la partie malade de nous-mêmes. Les rejets des mauvaises herbes, présentes dans notre cœur, ont comme débordé de notre bouche, surtout le manque de charité et de patience. Nous voudrions ne jamais avoir parlé. Pourtant, nous nous repentons ainsi non d'avoir été méchants, mais de nous être **montrés** méchants ; nous aimons l'honorabilité non la vérité. Nous devrions, en un certain sens, être heureux de ce qui est arrivé, une fois que c'est arrivé. Se compromettre, se révéler - et d'abord à nos propres yeux - tel que l'on est au-dedans, c'est davantage un remède au péché qu'un vé-

ritable péché, à moins que cela n'ait causé du scandale ou offensé directement quelqu'un. On brise ainsi l'image d'une pseudo-sainteté qui est une abomination aux yeux de Dieu. Le péché le plus dangereux est souvent celui qui se consume tout entier à l'intérieur, sans laisser aucune trace à l'extérieur qui puisse lui infliger quelques peines, lui faire subir quelques conséquences, l'humilier. Lorsque je me suis révélé imparfait, méchant, je puis toujours glorifier Dieu en disant : Merci, Seigneur, car l'idole a été démasquée et d'autres que toi et moi connaissent la vérité. « C'est un bien pour moi que tu m'aies humilié » (« *Bonum mihi quia humiliasti me* ») (cf. Ps 119, 71). Je suis heureux de ce que ta gloire se déploie au-dessus des ruines de mon orgueil.

D'autres fois, ce ne sont pas seulement les humiliations extérieures ou intérieures, mais aussi leur contraire, c'est-à-dire les louanges qui servent à nous faire mesurer la distance qui nous sépare de la parfaite humilité. Saint Augustin, à ce propos, a décrit sa lutte, qui est souvent notre propre lutte. « PUIS-JE CACHER - disait-il - QUE JE TROUVE DU CHARME AUX LOUANGES ? IL EST VRAI QU'IL Y A AUSSI LE MOTIF DE L'ÉDIFICATION DU PROCHAIN ET QUE L'ON NE DOIT PAS SE MONTRER INGRAT. MAIS SI C'EST VRAIMENT L'INTÉRÊT DU PROCHAIN QUI M'ÉMEUT, QUAND ON ME LOUE, POURQUOI SUIS-JE MOINS ÉMU SI UN AUTRE EST INJUSTEMENT BLÂMÉ QUE SI JE LE SUIS MOI-MÊME ? POURQUOI SUIS-JE MORDU PLUS PROFONDÉMENT PAR UN AFFRONT QUI M'ATTEINT QUE PAR CELUI QUI, AVEC LA MÊME INJUSTICE, EST LANCÉ À UN AUTRE DEVANT MOI ? » « PUISQUE - disait-il encore - À CAUSE DE CERTAINS OFFICES QUI NOUS SONT IMPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ HUMAINE, IL NOUS FAUT ÊTRE AIMÉS ET CRAINTS À LA FOIS, VOICI QUE L'ANTIQUÉ ADVERSAIRE DE NOTRE VRAI BONHEUR EST SUR NOUS, RÉPANDANT PARTOUT, PARMIS SES PIÈGES, DES « BRAVO ! BRAVO ! », AFIN QUE, DANS NOTRE AVIDITÉ À LES RAMASSER, NOUS NOUS Y LAISSIONS PRENDRE ET, DÉTOURNANT NOTRE COMPLAISANCE DE LA VÉRITÉ, NOUS LA PLACIONS DANS LE MENSONGE DES HOMMES ET QU'IL NOUS SOIT AGRÉABLE D'ÊTRE AIMÉS ET CRAINTS, NON À CAUSE DE TOI, MAIS À TA PLACE » (cf. *Conf X*, 36-37 ; *Ser.* 339, 1 ; *PL* 38, 1480).

Lorsque je cherche à recevoir de la gloire de la part d'un homme pour quelque chose que je dis ou que je fais, il est quasiment certain que ce même homme cherche à recevoir de la gloire de ma part pour ce qu'il dit ou fait en réponse, et il arrive ainsi que chacun cherche sa propre gloire et que personne ne l'obtienne, et si, par hasard, on l'obtient, ce n'est là que « vaine gloire », c'est-à-dire une gloire vide, destinée à se perdre en fumée avec la mort. Mais l'effet en est quand même terrible ; Jésus attribuait à la recherche de sa propre gloire, jusqu'à l'impossibilité même de croire : « *Comment pouvez-vous croire - disait-il aux pharisiens - vous qui recevez votre gloire les uns des autres et ne cherchez pas la gloire qui vient du Dieu unique ?* » (Jn 5, 44). Quand nous nous trouvons englués en des pensées et des désirs de gloire humaine, jetons dans la mêlée de semblables pensées, telle une torche ardente, la parole que Jésus lui-même utilisa et qu'il nous a laissée : « *Je ne cherche pas ma gloire !* » (Jn 8,50). Elle a le pouvoir quasi sacramentel de réaliser ce qu'elle signifie, de dissiper de telles pensées.

Mais ne pas chercher sa propre gloire et les louanges ne suffit pas : il faut accepter que cette gloire et ces louanges viennent réellement à nous manquer et que nous ayons à vivre sans gloire et sans prestige ; accepter en somme, la solution radicale du problème qui nous enlève jusqu'à l'occasion de nous complaire en nous-mêmes. Ainsi en fut-il pour Jésus. Non seulement il ne chercha pas sa propre gloire, mais il accepta que sa gloire fût détruite par les hommes, il accepta d'être « *méprisé et rejeté par les hommes* » (Is 53,3). Il « *ne craignit pas l'ignominie* » (He 12, 2). Pour dire un véritable « assez ! » à la pernicieuse recherche de sa propre gloire, il faut s'habituer et se familiariser avec la pensée d'avoir à vivre sans être considérés et sans tous ces « bravo, bravo ! » à recueillir sur notre chemin.

Celle de l'humilité est une lutte - on le voit - qui dure toute la vie et qui s'étend à tous les aspects de la vie. L'orgueil est capable de se nourrir autant du bien que du mal et donc de survivre à

toutes les situations et à tous les « climats ». Et même, à la différence de ce qui arrive pour tous les autres vices, ce n'est pas le mal, mais le bien qui est le terrain préféré de culture de ce terrible « virus ». « LA VANITÉ - a écrit B. Pascal - EST SI ANCRÉE DANS LE CŒUR DE L'HOMME, QU'UN SOLDAT, UN GOIJAT, UN CUISINIER, UN CROCHETEUR SE VANTE ET VEUT AVOIR SES ADMIRATEURS ET LES PHILOSOPHES MÊME EN VEULENT, ET CEUX QUI ÉCRIVENT CONTRE, VEULENT AVOIR LA GLOIRE D'AVOIR BIEN ÉCRIT, ET CEUX QUI LISENT VEULENT AVOIR LA GLOIRE DE LES AVOIR LUS, ET MOI QUI ÉCRIS CECI AI PEUT-ÊTRE CETTE ENVIE ET PEUT-ÊTRE QUE CEUX QUI LE LIRONT... » (*Pensées*, n° 150 Br.). La vaine gloire est capable de transformer en un acte d'orgueil notre propre effort vers l'humilité. Mais avec la grâce, nous pouvons sortir vainqueurs même de cette terrible bataille. Si en effet ton vieil homme arrive à transformer en actes d'orgueil tes actes d'humilité eux-mêmes, toi, avec la grâce, transforme en actes d'humilité tes propres actes d'orgueil en les reconnaissant comme tels. En reconnaissant humblement que tu es un rien orgueilleux. Ainsi, Dieu est glorifié même par notre orgueil.

Dans cette bataille Dieu vient habituellement au secours des siens par un remède combien efficace et singulier : « *Et pour que l'excellence de ces révélations ne m'enorgueillisse pas - écrit saint Paul - il m'a été mis (Dieu m'a mis !) une écharde en la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter, pour que je ne m'enorgueillisse pas !* » (2 Co 12, 7). Pour que l'homme « *ne s'élève pas dans ses pensées orgueilleuses* », c'est-à-dire pour qu'il ne soit pas repoussé à la surface après avoir découvert la perle, Dieu le fixe au sol par une sorte d'ancre ; il lui met des « *poids aux côtés* » (cf. Ps 66, 11). Nous ne savons pas ce qu'était exactement cette « *écharde en la chair* » et cet « *ange de Satan* » pour Paul, mais nous savons bien ce que c'est pour nous ! Chacun de ceux qui veulent suivre le Seigneur et servir l'Église en a un. Ce sont des situations humiliantes par lesquelles nous sommes ramenés constamment, parfois nuit et jour, à la dure réalité de ce que nous sommes. Ce peut être un défaut, une maladie, une faiblesse, une impuissance, que le Seigneur nous

laisse, malgré toutes nos supplications. Une tentation persistante et humiliante, peut-être justement une tentation d'orgueil ! Une personne avec laquelle on est obligé de vivre et qui, malgré la droiture d'intention d'un côté comme de l'autre, est une véritable écharde dans la chair et a le pouvoir de mettre à nu notre fragilité, de démolir notre présomption. Parfois il s'agit de choses encore plus lourdes : des situations, où le serviteur de Dieu est obligé d'assister impuissant à l'échec de tous ses efforts et à faire face à des choses beaucoup trop grandes pour lui, qui lui font toucher du doigt sa nullité de créature pécheresse. C'est alors surtout qu'il apprend ce que cela veut dire « *s'humilier sous la main puissante de Dieu* » (cf. 1 P 5,6).

Nous avons cherché, dans ce chapitre, à nous retrancher dans la prison de notre néant. Nous devons, toutefois, avant de mettre le point final à notre propos, noter une chose : que la pensée philosophique contemporaine a cherché également à enfermer l'homme dans la prison de son néant. Mais combien différente et tragique est cette prison-là d'où Dieu est banni ! Nous y faisons allusion pour comprendre de quel abîme nous préserve la foi.

Quel est - s'est demandé le plus célèbre penseur de notre siècle - ce « PIVOT SOLIDE, SÛR ET INCONTOURNABLE » que la conscience assigne à l'homme et sur lequel il doit bâtir son existence, si elle veut être « authentique » ? La réponse est celle-ci : son néant ! Toutes les possibilités humaines sont, en réalité, des impossibilités. Toute tentative pour se projeter et s'élever est un saut qui vient du néant et y retourne. « CE NÉANT EXISTENTIEL N'A NULLEMENT UN CARACTÈRE DE PRIVATION ET DE MANQUE PAR RAPPORT À UN IDÉAL VISÉ SANS JAMAIS ÊTRE ATTEINT. C'EST AU CONTRAIRE, L'EXISTENCE DE CET ÊTRE QUI EST NÉANT AVANT TOUT CE QU'IL PEUT PROJETER ET, EN PRINCIPES, ATTEINDRE ; IL EST NÉANT DÉJÀ COMME PROJECTION » (M. Heidegger, *Existence et temps*, § 58).

L'existence authentique est, ainsi, celle qui saisit le néant radical de l'existence et qui sait

« QU'IL VIT POUR LA MORT ». L'unique possibilité qui reste à l'homme c'est d'accepter son néant, de s'y résigner et de faire, comme l'on dit, de la nécessité une vertu.

La pensée du monde, qui autrefois était de réagir contre la prédication chrétienne de l'humilité, est donc arrivée elle-même à proposer une forme d'humilité et de sobriété non moins radicale que l'humilité chrétienne, même si, à la différence de cette dernière, il n'y a pas d'issue. Ce n'est pas une « vertu », mais une « nécessité ». D'après l'Évangile même, on l'a vu, nous n'avons par nous-mêmes aucune « possibilité » - ni de penser, ni de vouloir, ni de faire le bien -, mais nous savons, et nous en faisons l'expérience pratique, que, dans la foi, Dieu nous offre par le Christ toute possibilité, puisque « *tout est possible à celui qui croit* » (Mc 9, 23).

Ce qui ressort de positif, de cette rapide comparaison avec la pensée existentialiste moderne, c'est une confirmation insoupçonnée du fait que l'humilité est vérité et que l'on n'est pas « authentique » si l'on n'est pas humble. Ce qui nous pousse à aimer et à cultiver encore davantage cette vertu évangélique.

J'ai parlé au début des « harmoniques » du passage de saint Paul sur l'humilité. L'une d'elles est sûrement le psaume 131, par lequel nous achevons maintenant, dans la prière, notre méditation :

*Seigneur, je n'ai pas le cœur fier,
ni le regard hautain.*

*Je n'ai pas pris un chemin de grandeurs
ni de prodiges qui me dépassent.*

*Non, je tiens mon âme en paix et en silence ;
comme un petit enfant contre sa mère,
comme un petit enfant, telle est mon âme en moi...*

L'homme qui a découvert le serein et paisible sentiment de son propre néant est comme un enfant qui repose sur le sein de sa mère.

R. Cantalamessa
La Vie dans la Seigneurie du Christ
Ed. du Cerf, 1990.